



Georges Simenon et son milieu natal

Où que j'aille, je marche dans mon enfance.
CHARLES PLISNIER.

Le chiffre 13 a-t-il porté bonheur à Georges Simenon? On l'imaginerait volontiers en se rappelant qu'il est né un 13 février (en 1903) d'une mère qui était la cadette de 13 enfants. Mais là s'arrêterait du nombre fatidique l'influence secrète... Car rien dans le milieu de Simenon, ni dans son enfance, qui fut des plus banales, ne le prédestinait à une fortune littéraire hors du commun.

Sa famille appartient à la petite bourgeoisie honnête et travailleuse de Liège. Le père, Désiré Simenon, est employé dans une Compagnie d'assurances. La mère, Henriette Brull, avant la naissance de ses enfants (elle aura un second fils, Christian, en 1906) a travaillé comme vendeuse au grand magasin *l'Innovation*; lorsque le ménage s'installera en 1911 dans une maison de la rue de la Loi, elle prendra des pensionnaires, presque toujours des étudiants étrangers. Le petit Georges fait ses classes primaires à l'Institut Saint-André, chez les Frères, dans le même quartier d'Outremeuse. Il les achève en juillet 1914, obtenant 293,5 points sur 315. Il sera moins brillant chez les Jésuites. L'éventail de ses notes le montre très bon en français, faible ou insuffisant en flamand, moyen dans les autres branches. Après une 6^e latine au collège Saint-Louis, il passe en 5^e moderne au collège Saint-Servais. L'ancien enfant de chœur de l'Hôpital de Bavière, promis à la prêtre, rêve maintenant de devenir officier. C'est que, pendant l'été de 1915, une adolescente dégourdie, élève d'une institution privée, a éveillé ses premiers émois sous les taillis du village d'Embourg, où il passe ses vacances près de Liège. Dans l'atmosphère trouble de l'occupation allemande, la neige se ternit peu à peu... Vexations, tricheries, 'sorties'. Le goût naissant de la liberté

n'explique toutefois pas entièrement que Georges Simenon abandonne le collège, le 20 juin 1918, avant les derniers examens de la 3^e moderne-scientifique. Il vient d'apprendre par le médecin de famille que son père est gravement atteint d'une maladie de cœur: le jeune homme impécunieux a compris qu'il doit se préparer à gagner sa vie. Ce qu'il fait au moment où éclate l'armistice.

Tout cela, on peut le voir par transparence dans *Pedigree*, l'œuvre devenue fameuse, que Simenon écrira pendant la seconde guerre mondiale. Avec ce livre s'achève l'éducation sentimentale de Roger Mamelin, son double. Commence alors la carrière de Georges Simenon. Plus précisément de Georges Sim. Un emploi de rédacteur à la *Gazette de Liège*, où il est engagé en janvier 1919, l'aide à découvrir sa voie: le journalisme, qu'il pratiquera encore, sous la forme de reportages, longtemps après que sa réputation de romancier se sera établie. Chargé de la chronique locale, Georges Sim entre en contact avec un monde nouveau pour lui: les commissariats de police, l'édilité communale, les théâtres, les conférences et même, en ce début d'après-guerre, les personnalités célèbres, hôtes de la Cité Ardenne. On lui confie à sa demande un billet quotidien, mélange de satire et de fantaisie, *Hors du poulailler*, qu'il signe 'Monsieur le Coq'. Quelques aventures — une polémique, un canular — animent les longs mois passés au service du journal conservateur et que n'interrompt même pas le service militaire accompli à Liège. Simenon collabore aussi à d'autres publications. D'abord à la feuille bimensuelle *Noss' Pèron* où il donne, dans les cinq premiers numéros, une *Lettre à une petite bourgeoisie*, série qu'il inaugure, le 24 octobre 1920,



CARTE POSTALE représentant Georges Simenon, à la veille de la guerre 1914-1918, dans le rôle du tambour-major au cours d'une pièce de patronage. La carte a été envoyée par l'enfant à l'une de ses tantes, religieuse ursuline. Collection Fonds Simenon, Université de Liège (Photo Francis Niffle, Liège).

en admonestant une jeune maman qui a giflé son bambin parce qu'il avait parlé wallon, 'ce rude dialecte qui cadre si bien avec notre caractère'. Ensuite, à la *Revue sincère* de Bruxelles qui l'accueille en 1922, au moment de son départ pour Paris.

Sa vocation d'écrivain se confirme. En 1921, il s'est risqué à publier *Au Pont-des-Arches*, un petit roman humoristique de mœurs liégeoises où il est notamment question d'un pharmacien nommé Planquet et du lancement de pilules purgatives pour pigeons... Est-ce la fringale de lire qui a poussé Simenon à écrire à son tour? Dès son âge d'écolier, il a fréquenté la Bibliothèque Centrale de la rue des Chiroux où le doux poète wallon Joseph Vrindts a consenti à lui ouvrir trois carnets d'emprunt: l'un à son nom, les deux autres attribués à son père et à son frère. Quand le jeune garçon choisit un roman qui-n'est-pas-de-son-âge, le papa Vrindts acquiesce en ajoutant: 'Celui-là, fils, nous l'inscrirons au carnet de ton père'. Simenon dévore ainsi, après tous les Dumas, Gogol et Dostoïevski dont parlent chez lui les

étudiants russes, Dickens, Balzac, Conrad...

Si intégré que soit à la vie liégeoise, ce journaliste de moins de vingt ans, il sent bientôt qu'il doit s'en détacher sous peine de n'être qu'un écrivain local ou régional. D'autant mieux que Régine Renchon, jeune peintre qui va devenir sa femme, entend s'installer à Paris. Le 11 décembre 1922, il quitte Liège. Il n'y reviendra que de loin en loin et pour de brefs séjours, le dernier à la mort de sa mère, en décembre 1970.

À Paris, une vie besogneuse l'attend. Travaux de secrétariat, tout en sacrifiant à la littérature alimentaire: celle des contes légers — il en écrira un bon millier — destinés à des revues galantes; celle des romans d'aventures, des romans sentimentaux, policiers, voire licencieux — un peu plus de 200 titres — que le succès consacre sous dix-sept pseudonymes différents dans des collections à bon marché. Un jour — c'est dans *Le Train de nuit* —, apparaît un personnage dont on reparlera: pour l'instant, le commissaire Maigret n'est encore qu'une utilité. Nous sommes en 1930. Tandis que Georges Sim, Christian Brulls, Jean du Perry, Gom Gut et tutti quanti s'apprennent à déposer la plume, surgit enfin le vrai Simenon. Il s'est fait la main pendant plusieurs années, essayant en secret ses pouvoirs réels en marge d'une production forcenée qui l'a, du moins, rendu indépendant en lui permettant de vivre de sa plume.

À travers la province française et les pays voisins qu'il a découverts en sillonnant rivières et canaux, Simenon voyage avec sa machine à écrire. Si la quantité a cédé devant la qualité, la production reste très abondante. En 1931, sortent les premiers titres qui seront repris dans les *Oeuvres complètes*: *Le Relais d'Alsace*, qui appartient à la série dite psychologique, et pas moins de onze Maigret (son éditeur Fayard est exigeant!), à commencer par *Pietr-le-Letton*, composé en Hollande, à Delfzijl où s'élève aujourd'hui la statue du célèbre commissaire.

GEORGES SIMENON à l'époque de la 'Gazette de Liège'. Collection Fonds Simenon, Université de Liège (Photo Francis Niffle, Liège).



PAGE-TITRE DU PREMIER ROMAN DE SIMENON illustré par trois de ses amis liégeois: LAFNET, LAMBERT et COULON. Collection Rita Lejeune (Photo Francis Niffle, Liège).

GEORGES SIM

A u Pont des Arches

Petit roman humoristique
:: de mœurs liégeoises ::



IMPRIMERIE BÉNARD, Soc. An., Liège.
1921

Ce qu'on pourrait appeler l'usine Simenon va fonctionner sans arrêt, avec régularité, au rythme d'une moyenne annuelle de cinq à six livres jusqu'en 1960. Le régime de création s'est à peine ralenti quand Simenon décide, en 1972, de renoncer au roman en même temps qu'il renonce au cadre aménagé pour son train de vie exceptionnel. Près d'un demi-siècle se sera alors écoulé, qui aura vu Simenon voyager autour du monde, quitter l'Europe pour un séjour de dix ans (1945-1955) en divers points du Canada et des États-Unis, revenir en France, s'installer définitivement en Suisse à partir de 1957, à Echandens, à Épalinges, enfin à Lausanne où, aujourd'hui, dans la petite maison rose au cèdre géant, le romancier le plus traduit du siècle décante devant son magnétophone les impressions du présent et les souvenirs du passé. D'un passé aux multiples aspects que nous ne pouvons explorer davantage ici.



LE QUAI DES ORFÈVRES d'où est sorti Maigret. Collection Fonds Simenon, Université de Liège. Copyright Syema, Paris (Reproduction Francis Niffle, Liège).

Il ne viendra à l'idée de personne de faire de Simenon un romancier liégeois — encore moins un romancier 'belge'. Son destin littéraire est celui d'un écrivain international, lié, comme l'a bien noté Gilbert Sigaux, à 'une esthétique romanesque internationale'.

Pourtant, point de Simenon tel que nous l'avons, sans Liège. Les vingt premières années ont conditionné chez lui les profondeurs de l'être. N'a-t-il pas répété maintes fois que c'est durant ces années-là que se forme la

personnalité? 'Ce que vous n'avez pas absorbé à dix-huit ans' — déclare-t-il à Parinaud —, 'vous ne l'absorberez plus. C'est fini. Vous allez pouvoir développer ce que vous avez absorbé. Vous allez pouvoir en faire quelque chose ou ne rien en faire du tout. Mais vous avez fini le temps d'absorption et, le reste de votre vie, vous resterez par conséquent esclave de votre enfance et de votre première adolescence'.

Déceler l'influence des années liégeoises dans

les romans et nouvelles signées par Georges Simenon, est-ce possible?

Commençons par isoler — c'est le plus facile — les œuvres nommément inspirées par Liège, c'est-à-dire situées à Liège. Elles ne sont pas nombreuses.

Le Pendu de Saint-Pholien (1931), écrit dans l'été 1930 à bord de *L'Ostrogoth*, est l'un des premiers Maigret. Cette histoire policière, dont l'intrigue nous conduit en France, en Belgique et en Allemagne, est greffée sur une expérience de jeunesse: les séances de *La caque* qui réunissaient dans un grenier d'Outre-Meuse, les *Compagnons de l'Apocalypse*, petit groupe de jeunes artistes et intellectuels plus ou moins anarchisants. Le personnage de Jef Lombard, porte-parole de l'auteur, évoque les séances de surexcitation et d'orgie qui amenèrent le suicide du petit Klein — qu'on trouva effectivement pendu, un matin de mars 1922, à l'entrée de l'église Saint-Pholien, paroisse voisine de celle où habitait Simenon.

Contemporain du précédent dans la série des Maigret, *La Danseuse du Gai-Moulin* (1931) est le premier roman qui soit vraiment d'atmosphère liégeoise. C'est l'histoire d'un crime commis dans une boîte de nuit de la rue du Pot-d'Or que fréquentent deux jeunes Liégeois, René Delfosse et Jean Chabot, attirés par la présence de la 'danseuse' Adèle. Chabot a presque dix-sept ans, il habite rue de la Loi où sa mère tient une pension d'étudiants; son père, employé comptable, souffre du cœur... Les recoulements avec le monde évoqué dans *Pedigree* sont trop évidents pour qu'on y insiste.

L'authenticité est plus poussée encore dans *Les Trois Crimes de mes amis* (1938). À travers le dédale des mobiles qui ont transformé en meurtriers Hyacinthe Danse, libraire devenu directeur de la feuille de chantage *Nanesse* et Ferdinand Deblauwe, journaliste à *La Meuse*, le roman ressortit plutôt à l'autobiographie et au reportage. Le Liège de la fin de l'occupation allemande et des lendemains de l'armistice y est décrit avec ses cafés, ses théâtres,

ses salles de rédaction et, surtout, 'l'ambiance veule et désespérée' qui régnait dans une certaine jeunesse que le *je* de Simenon marque du sceau d'un témoignage vécu. Une valeur documentaire réelle s'attache à de nombreuses pages, celles, entre autres, dictées par le souvenir de *La Caque* ou du cabaret *L'Ane rouge* de la rue Sur-la-Fontaine.

Avec *L'Ane rouge* (1933), précisément, nous entrons dans les romans à substrat liégeois. L'action se passe à Nantes. Le Jean Chabot de *La Danseuse du Gai-Moulin* s'est mué en Jean Cholet, journaliste au quotidien *La Gazette de Nantes* et client du bar qui donne son nom au livre. Le récit débute au lendemain d'un scandale que Cholet a provoqué en poursuivant, ivre, une danseuse sur la scène du Trianon, pendant la revue qu'on y joue. Il suffit de lire le chapitre II des *Trois crimes de mes amis* où Simenon raconte cette aventure de ses 'seize ans et quelques mois' survenue au Trianon, le théâtre du boulevard de la Sauvenière, pour comprendre que Nantes, ici, c'est Liège, que Speelman, le confrère qui a saoulé Cholet, c'est Deblauwe, que le directeur barbu de la *Gazette de Nantes*, M. Dehourceau, est la réplique du directeur de *La Gazette de Liège*, M. Demarteau, barbu lui aussi, avec 'le même nez en fraise'. Quant à la mère et au père du fils dissipé, ils transposent par anticipation Élise et Désiré de *Pedigree*.

Partiellement liégeois est *Crime impuni* (1954) dont les premiers chapitres se déroulent à Liège, dans la maison de la rue de la Loi. M^e Lange y a pour locataires des étudiants étrangers: deux Polonais, un Roumain et cette plantureuse Caucasiennne, M^e Lola — qui a valu quelques déboires à l'auteur de *Pedigree* lors du procès Chaumont en 1952... Simenon utilise ici les souvenirs de la pension que tenait sa mère, sans oublier d'emprunter à celle-ci quelques faits et gestes qu'il endosse à M^e Lange.

Ce sont d'autres souvenirs de famille qui soutiennent *Chez Krull* (1939) qui doit, à une lettre près, de ne pas s'appeler *Chez Brull*, nom

porté par la branche maternelle de Simenon. Liège n'est pas citée, ni le faubourg de Coronmeuse, que l'on identifie pourtant par l'indication de la rue Saint-Léonard et du quai du même nom, proche le canal Liège-Maastricht. C'est dans ce décor que vont évoluer les personnages du roman, à commencer par Tante Maria, *id est* Maria Brull (1865-1955), sœur ainée de la mère de Simenon, et Cornelius Krull, *id est* Gilles Croissant, vannier de son état dans le roman comme dans la vie, vieillard taciturne beaucoup plus âgé que sa femme, qui 'avec sa belle barbe blanche ressemblait à une statue de saint Joseph' dit le roman; 'portant une longue barbe blanche comme les saints des vitraux, [qui] travaillait l'osier dans une petite pièce obscure donnant sur la cour et confectionnait des paniers pour les mariniers', lit-on dans *Lettre à ma mère* qui, pour les deux derniers détails, rejoint également le roman. L'épicerie Krull — ou Brull puisqu'elle a existé sous ce nom — a pour clientèle les bateliers dont les péniches amarrées au quai Saint-Léonard, à une cinquantaine de mètres d'un terminus de tramway, sont proches d' 'une sorte de terrain vague ou de champ des manœuvres encombré d'une longue construction rouge qui était le tir militaire'. Tout cela, les Liégeois nés dans le premier quart du siècle le revoyent à leur tour. Ne quittons pas les Brull sans ajouter qu'une branche de la famille vivait à Neroeteren, près de Maaseik, là où se situe *La Maison du canal* (1933); le lien ne s'établit ici que par la présence du cousin limbourgeois dans la troisième partie de *Pedigree*.

Un autre aspect de l'enfance de Simenon transparaît dans *Le Témoignage de l'enfant de chœur* (1947) qu'avait précédé une nouvelle, *Le Matin des trois absoutes* (1940), recueillie dans *Le Bateau d'Émile* (1963): l'époque où le petit Georges allait servir la messe de 6 heures à la chapelle de l'Hôpital de Bavière, courant dans les rues désertes où il craignait toujours d'être poursuivi par un inconnu. La seule référence à la place du Congrès et au quartier environnant rend superflue toute au-

tre précision de localisation. Même référence au même quartier dans *La Rue aux trois poussins* (1941) qui fait suite aux *Trois absoutes* dans le même recueil. Le nom de Liège n'a pas besoin d'être cité pour qu'on se sente, grâce à des détails qui ne trompent pas, dans le milieu des Simenon.

Ce serait peu de chose que l'empreinte liégeoise chez le père de Maigret si elle se limitait à ces quelques œuvres. Mais il y a encore, il y a surtout *Pedigree*, daté de 1943 et publié en 1948.

On connaît les circonstances de la composition de ce livre. Simenon les a rappelées lui-même en tête de l'édition expurgée de 1958 (les tribunaux belges avaient fait droit aux plaintes de certaines personnes décrites dans l'ouvrage sous des traits jugés offensants):

En 1941, alors que je me trouvais replié à Fontenay-le-Comte, un médecin, sur la foi d'une radiographie suspecte, m'annonça que j'avais au plus deux ans à vivre et me condamna à l'inaction à peu près complète.

Je n'avais encore qu'un seul fils, âgé de deux ans, et j'ai pensé que, devenu grand, il ne saurait presque rien de son père ni de sa famille paternelle.

Pour remplir en partie cette lacune, j'achetai trois cahiers reliés de carton marbré et, renonçant à mon habituelle machine à écrire, je commençai à raconter, à la première personne, sous forme de lettre au grand garçon qui me lirait un jour, des anecdotes de mon enfance.

J'étais en correspondance suivie avec André Gide. Sa curiosité fut piquée. Une centaine de pages étaient écrites quand il manifesta le désir de les lire.

La lettre que Gide n'allait pas tarder à m'envoyer fut, en somme, le point de départ de *Pedigree*. Il m'y conseillait, même si mon intention restait de ne m'adresser qu'à mon fils, de reprendre mon écrit, non plus à la première personne mais, afin de lui donner plus de vie, à la troisième, et de l'écrire à la machine à la façon de mes romans.

Les pages abandonnées de la première version furent publiées, en 1945, sous le titre de *Je me souviens*. Inutile d'ajouter qu'elles forment, pour 'contrôler' la première partie de *Pedigree*, une manière de test de vérité.

Pedigree est très différent des autres romans de Simenon. D'abord par sa longueur (516



LA MÈRE DE SIMENON, 'Elise' dans *Pedigree*. Copyright SCOPE U.S.A. Collection Fonds Simenon, Université de Liège (Photo Francis Niffle, Liège).

pages dans l'édition originale au format 22 × 13,5); ensuite par sa structure linéaire, tout uniment chronologique, sans retours en arrière; enfin par l'absence d'intrigue proprement dite — en dehors de l'attentat commis par un jeune anarchiste liégeois obligé de fuir en France avec la complicité de l'oncle Léopold (un oncle de Simenon du côté maternel). 'Le reste, l'essentiel', écrit Robert Kemp, 'c'est la peinture minutieuse, par milliers de petites touches, de l'existence des Mamelin', à partir de la naissance de leur fils Roger qui vient au monde le même jour que Georges Simenon. Il importe peu de savoir que les Simenon sont devenus les Mamelin et les Brull, les Peters, que le père continue à s'appeler Désiré et qu'Elise, la mère, est le troisième prénom

d'Henriette Brull à l'état civil. Plus remarquable est l'authenticité des lieux, des noms, des faits, même si cette authenticité est indifférente à la valeur du livre. Encore que Simenon ait déclaré — précaution tardive — que, dans *Pedigree*, 'tout est vrai sans que rien soit exact', force est de reconnaître que la vérité rejoue l'exactitude pour faire, de cette chronique d'une famille liégeoise entre 1903 et 1918, le plus grand roman que Liège ait jamais inspiré.

L'histoire de Roger enfant puis adolescent, c'est aussi l'histoire d'Elise, frêle, étroite d'esprit, vivant dans la crainte du lendemain et reprochant aux autres de ne pas sentir comme elle. Ses domiciles successifs correspondent, chez cette femme d'une fierté pâle et médiocre, à une volonté d'amélioration matérielle progressive. On pourrait imaginer, à partir d'eux, une autre division du livre qui les regrouperait sous quatre parties: *Rue Léopold* (un appartement), *Rue Pasteur* (une maison), *Rue de la Loi* (une maison plus grande pour y tenir pension de famille), *Rue des Maraîchers* (une autre maison avec des locataires, mais c'est la guerre et ce sont souvent des Allemands).

Roman d'Elise et de Roger autant que de Roger et d'Elise. On comprend le postscriptum que Simenon a donné à *Pedigree* en dictant, aussitôt après qu'il eut renoncé à écrire, sa fameuse *Lettre à ma mère* (1974).

À un journaliste qui l'interrogeait en 1951, Georges Simenon répondait: 'Pourquoi il pleut dans mes romans? C'est bien normal, puisque à Liège, il drache 180 jours par an. Des souvenirs de ce genre, on peut en trouver dans tous mes ouvrages. Si je parle d'un champ de blé avec des coquelicots et des bluets, c'est à ceux de l'île Monsin que je pense, même si l'action se déroule à Gnorre ou dans le Midi'.

Il y a ainsi, plus qu'une empreinte qu'on parviendrait à localiser, une imprégnation liégeoise subtilement diffuse à travers toute l'œuvre. On peut en trouver l'origine dans l'œuvre elle-même, et à un point précis: c'est de nouveau vers *Pedigree* qu'il faut se tourner.

Bien qu'il arrive loin dans la chronologie des écrits de l'auteur, *Pedigree* est réellement la matrice du roman simenonien.

Roman-matrice en ce qu'il est prégnant des principaux thèmes et de quelques motifs, récurrents tout au long de l'œuvre.

Les thèmes, en schématisant un peu, se groupent autour de deux grands axes psychologiques.

D'une part, la relation parentale contradictoire. Au fur et à mesure que Roger grandit, l'écart se creuse entre sa mère et lui, en face d'un père dont il devine la bonté souvent résignée. Élise est indiscutablement le prototype des épouses et des mères que la sensibilité ou la névrose ou la gêne ou l'ambition, que sais-je encore! rend incomprises, possessives ou abusives. Désiré, le père qui comprend, qui se tait, qui au besoin se sacrifie, c'est la figure de la paternité, toujours positive chez Simenon. Au-delà du couple, il y a toute la cellule familiale, grands-parents, oncles, tantes, cousins dont les rapports se mêlent et s'entre-mêlent selon des rites qu'on dirait tracés d'avance. Et voici se profiler le thème du 'clan'. D'autre part, le sentiment de la discrimination sociale. Roger fait l'apprentissage des exclusives et des priviléges: d'abord par sa mère, soucieuse de départager les enfants comme il faut et les 'petits crapuleux' du quartier; ensuite par ses condisciples du collège Saint-Servais (l'épisode de la classe du P. Renchon est une merveille!); enfin, après le collège, par les fréquentations douteuses où l'on côtoie l'argent, les plaisirs — et l'envie, mauvaise compensatrice de la frustration. Et voici se profiler le thème de la marginalité qui recouvre les thèmes sous-jacents de la fuite ou de la 'déviance': l'homme qui ne s'accepte pas ou l'homme qui va jusqu'au bout de lui-même, l'un et l'autre également pitoyables en général.

Chez Simenon, le récit et les personnages sont liés à une atmosphère dont ils dépendent souvent. De cette atmosphère, qui fait partie de l'action du roman, que n'a-t-on pas dit! On sait le rôle qu'y jouent les notations senso-

rielles. Et pas seulement celles de l'odorat, ni les impressions thermiques, particulièrement remarquables chez un écrivain sensible à l'épaisseur des choses. Dans cette 'écriture blanche, neutre à dessein', où l'expression cherche à ne pas se faire remarquer, il y a ce que j'appellerai, faute de mieux, les belgicismes de civilisation. Deux motifs m'ont surtout frappé, qu'on retrouve un peu partout, notamment du côté des Maigret. C'est, dans la cuisine embaumée, l'odeur de la soupe qui cuit ou mijote sur le fourneau (le 'poêle') pour le repas de midi. C'est, dans les rues éveillées par la fraîcheur du matin, le trottoir que les ménagères lavent à grande eau. Qu'on fasse le compte de ces notations, en commençant par les récits inspirés de Liège où elles sont les plus fréquentes. N'en doutons pas: la persistance de tels motifs traduit le retour inconscient d'impressions sorties de l'enfance.

Et maintenant oubliions Liège, quittons le point de vue trop particulier sous lequel nous avons considéré jusqu'ici celui qu'André Gide n'hésitait pas à appeler 'notre plus grand romancier' — romancier à l'état pur — et tâchons de découvrir Georges Simenon tel qu'en lui-même enfin... Découvrir Simenon? Mais il y faudrait tant de temps, et tant de pages, qu'il vaut mieux laisser à chacun de ses lecteurs le soin de faire pour son propre compte cette découverte jamais terminée, toujours à reprendre.

Il est trop tôt encore pour dire ce que représenteront dans l'œuvre de ce grand laborieux les 'dictées' qui se succèdent, de volume en volume, à la recherche de 'l'homme nu' que Simenon a poursuivi sa vie durant et qu'il tente à présent de cerner au travers de lui-même. Mais l'œuvre romanesque est achevée. S'il reste encore beaucoup à dire de son contenu, il reste aussi à la regarder dans son ensemble, comme un tout dont on ne distinguerait plus les parties. Aussi bien est-elle, à certains égards, sans équivalent dans l'histoire littéraire.

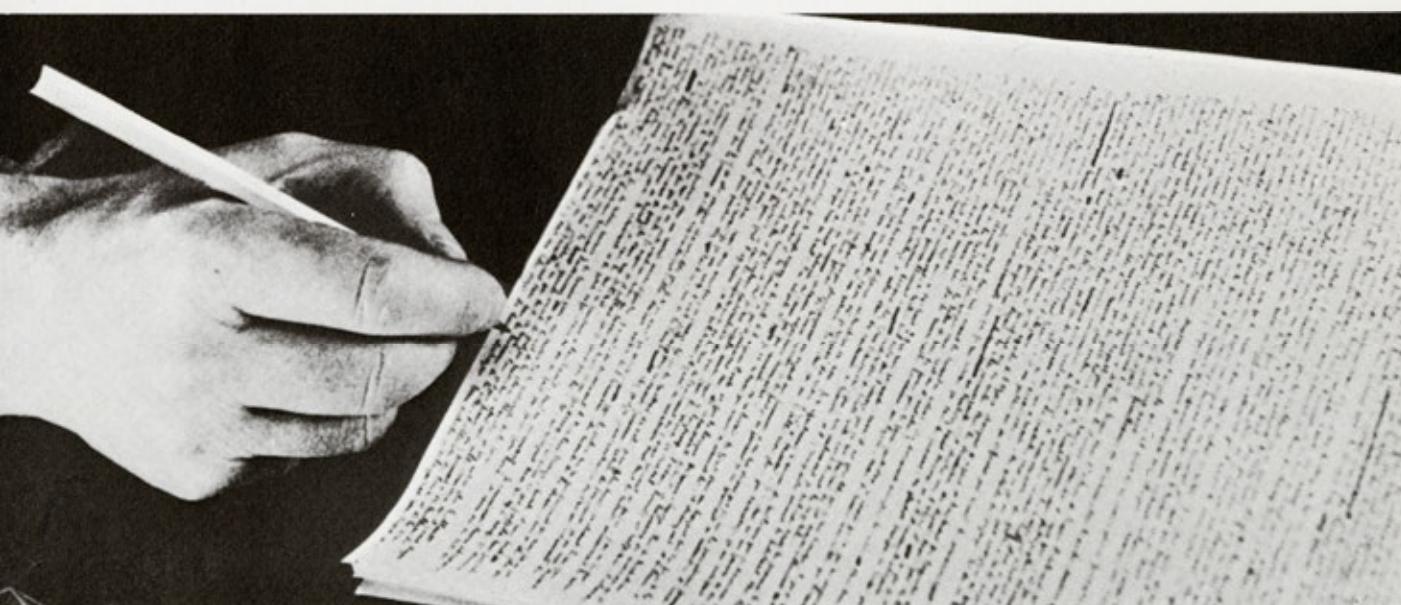


PORTRAIT DE GEORGES SIMENON
par Maurice de Vlaminck. Collection Fonds
Simenon, Université de Liège (Photo Bibliothèque
de l'Université de Liège).

EX-LIBRIS DE GEORGES SIMENON.
Collection Fonds Simenon, Université de
Liège.



'ENTRER EN ROMAN...'. Le premier jet d'un roman couvre d'une petite écriture serrée des pages presque sans ratures. Collection Fonds Simenon, Université de Liège (Photo Bibliothèque de l'Université de Liège).



Nous ne parlerons ni de sa dimension horizontale, qui est sa diffusion dans tous les pays du monde, ni de sa dimension verticale, qui est son audience auprès de tous les publics, des plus difficiles aux plus ordinaires. Attachons-nous seulement, au phénomène de sa création. Et encore négligerons-nous, bien que le volume en soit impressionnant, la multitude des récits de jeunesse (il faudra bien qu'on les étudie un jour, eux aussi, pour en déceler les procédés et les stéréotypes) qui remontent à la période purement artisanale.

Comme Balzac pour son temps, Simenon a écrit pour le sien le roman de l'homme (ces mots sont d'ailleurs le titre d'un des rares textes où il nous livre ses réflexions de romancier). Ayant la littérature en horreur — l'a-t-il assez dit! —, il s'est efforcé d'approfondir la connaissance de l'homme en expliquant l'homme par l'inconnu qu'il porte en lui. La science n'est pas que dans les traités des savants. Ce que les biologistes, les médecins, les psychologues découvrent dans l'étude de l'être humain, il arrive que l'intuition du romancier l'atteigne à sa manière, et sur un autre plan, par les chemins de l'imagination créatrice. C'est ce qui a été la chance de Simenon à partir de l'époque où il est véritablement 'entré en roman'.

Entrer en roman, pour lui, cela signifie d'abord ressentir le mal qui vous prend après une obscure gestation qui vous pousse — je

cite Simenon — dans 'une retraite de douze à quinze jours, une retraite douloureuse, obstinée, douze à quinze jours de vie hallucinée, avec moi-même ou plutôt avec mes personnages'. C'est dans la peau de ces derniers que prend corps, peu à peu, une histoire élaborée à partir d'un plan des lieux et de quelques détails d'état civil. Investi par ceux qu'il a créés, le romancier accepte de vivre sous leur loi jusqu'aux pages finales où se décide un dénouement qui leur appartient.

Or, ce processus de création va se répéter, tout en se renouvelant dans d'autres lieux, d'autres personnages, d'autres situations — autres et cependant toujours identiques, parce que toujours au centre d'un drame qu'il s'agit moins de démêler que de comprendre. Se répéter, oui, avec le même besoin de se libérer, avec la même contrainte d'un travail prisonnier d'une stricte durée, et recommencer non pas dix fois, vingt fois, cinquante fois, mais deux cent cinq fois pour aboutir à une production, sensiblement égale en valeur, de deux cent cinq romans où se reconnaît l'humanité, de quelque horizon qu'elle soit, eh bien! s'il était possible de découvrir les ressorts d'un mécanisme aussi prodigieux, d'une pulsion aussi continue, je crois qu'on aurait du même coup percé l'un des secrets de cette force mystérieuse qui s'appelle le génie.

Maurice PIRON

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

L'ampleur de l'œuvre de Georges Simenon et l'abondance des écrits, de caractère surtout journalistique, qu'elle a suscités rendent impossible, ici, un inventaire détaillé.

Les romans signés par Georges Simenon sont rassemblés dans les 72 volumes des *Oeuvres complètes* publiées, sous la direction de GILBERT SIGAUX, aux Editions Rencontre à Lausanne (1967-1973), en deux séries parallèles: la série dite psychologique (tomes 1 à 44) qui

va du *Relais d'Alsace* à *Les Innocents*, et la série des Maigret (tomes I à XXVIII) qui commence avec *Pietr-le-Letton* et s'achève par *Maigret et Monsieur Charles*. La première série comprend aussi divers textes (conférences, essais, etc.), tels que *Le roman de l'homme*, *Le romancier*, *La femme en France*, etc. L'œuvre de Simenon, depuis qu'il a renoncé au roman, se poursuit par la publication, aux Presses de la Cité (Paris), de ses 'dictées', le premier volume étant *Lettre à ma mère* (1974).



LES COLLECTIONS DU 'FONDS SIMENON', à la Bibliothèque Générale de l'Université de Liège, dues à la munificence du célèbre romancier. Celui-ci a fait don au 'Centre d'études Georges Simenon' créé à l'Université de sa ville natale de l'ensemble de ses archives littéraires (manuscrits, éditions originales, traductions, correspondance, cassettes, photos, etc.). Le Fonds Simenon a été inauguré le 3 novembre 1977.

La collection 10/18 a recueilli en 1976 un certain nombre des grands reportages de Simenon, en deux volumes préfacés par FRANCIS LACASSIN: *A la découverte de la France* et *A la recherche de l'homme nu*.

La bibliographie des romans populaires publiés sous pseudonymes a été dressée par CLAUDE MENGUY dans 'Le livre et l'estampe', Bruxelles, 1967; l'auteur a poursuivi des recherches complémentaires, notamment dans l'*'Adam international Review'* (New York) et dans *'Le Chercheur'* (Paris, Lagneau).

Pour la bibliographie critique, le *Simenon* de BERNARD DE FALLOIS (Gallimard, 'La Bibliothèque idéale', 1961; nouv. édit. en 1971, aux Editions Rencontre) fournit, à

l'appui d'une étude importante de l'œuvre et de pages choisies, les éléments essentiels au cours d'une annexe qui est également bien documentée sur les adaptations théâtrales et cinématographiques, les principales émissions de radio ou de télévision. On trouvera une documentation plus récente, mais plus succincte, à la fin du volume édité à l'occasion du 75^e anniversaire du romancier *Über Simenon herausgegeben von Claudia Schmölders und Christian Strich* (Zürich, Diogenes, 1978), volume qui reproduit en traduction allemande des extraits de la correspondance et une douzaine d'articles dus à Fr. Mauriac, R. Kanters, G. Sigaux, E. Schraiber, etc.

Les dix-huit *Essais et études*, qui forment la première

partie du collectif *Simenon* sous la direction de FRANCIS LACASSIN et GILBERT SIGAUX (Plon, 1973), rassemblent des textes originaux de critiques contemporains suivis d'un choix de témoignages (Daniel-Rops, Henry Miller, Jean Paulhan, etc.), de textes peu connus de Simenon et de sa correspondance avec André Gide.

De nombreux renseignements, qui débordent du cadre bibliographique traditionnel, terminent le *Georges Simenon* (en néerlandais) du Prof. MATHIEU RUTTEN (Nimègue, Gottmer et Bruges, Orion, 1977); l'ouvrage s'ouvre par une généalogie commentée des ancêtres de Simenon (à partir de Lambert Simonon [sic], XVII^e s., originaire de Milmort, près de Liège), avec référence aux actes authentiques.

Bien que déjà ancien, le volume de THOMAS NARCEJAC, *Le 'cas' Simenon*, (Les Presses de la Cité, 1950) reste l'une des meilleures introductions à la connaissance du romancier. D'autres études d'ensemble en langue française sont souvent citées (outre celle de B. de Fallois mentionnée plus haut); ANDRÉ PARINAUD, *Connaissance de Georges Simenon*, t. I (seul paru): *Le secret du romancier suivi des Entretiens avec Simenon* (Les Presses de la Cité, 1957); QUENTIN RITZEN, *Simenon, avocat des hommes* (Le livre contemporain, 1961); ROGER STÉPHANE *Le dossier Simenon* (Robert Laffont, 1961).

La critique belge s'est notamment occupée du père de Maigret dans les essais suivants: LÉON THORENS, *Qui êtes-vous...Georges Simenon?*, coll. 'Marabout Flash' (Verviers, 1959); POL VANDROMME, *Georges Simenon*, coll. 'Portraits' (Bruxelles, P. de Mèyère, 1962); JEAN JOUR, *Simenon et 'Pedigree'* (Liège, Editions de l'Essai, 1963; nouv. éd., Liège, A. Vecqueray, 1977); ANNE RICHTER, *Georges Simenon et l'homme désintégré* (Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1964). On y joindra les articles de: FERNAND DESONAY, *Georges Simenon, romancier et académicien. Un Balzac liégeois?* dans *Marche Romane*, t. III, janvier-mars 1953,

pp. 55-62); JACQUES DUBOIS, *Simenon et la déviance dans Littérature*, Larousse, février 1971, pp. 62-72; GILBERTE AIGRISSE, *Le commissaire Maigret et le psychanalyste* dans *La Revue Nouvelle*, t. LVIII, 1973, pp. 485-497; CHRISTIAN DELCOURT, *L'esthétique ensembliste et Georges Simenon* dans *Les Lettres Romanes*, t. XXXI, 1977, pp. 3-31).

La fondation en 1976, à l'Université de Liège, d'un 'Centre d'études Georges Simenon' (président: M. Piron) a entraîné la donation faite par Georges Simenon à l'Université de sa ville natale de l'ensemble de ses archives littéraires (acte notarié passé à Lausanne le 8 juin 1976). Le 'Fonds Simenon', accessible aux chercheurs à la Bibliothèque générale de l'Université, rassemble une documentation unique pour un écrivain de cette importance et comprend, outre la collection princeps de tous les romans de Simenon chez divers éditeurs, une partie de ses manuscrits reliés avec les plans de travail, les éditions de romans populaires parus sous pseudonymes, ainsi que ses contes dans les publications parisiennes, les traductions en langues étrangères (au nombre de 32 en décembre 1977), les dossiers de presse (articles de journaux et de périodiques relatifs à Simenon et à ses livres), les cassettes avec transcription dactylographique de ses dictées, la correspondance d'écrivains français et étrangers, les ouvrages et mémoires universitaires, de même que les anthologies scolaires en diverses langues, les interviews de télévision et radio sur films, video-cassettes et cassettes, plus d'un millier de photos, etc. L'acte du 8 juin 1976 stipule que George Simenon continuera à envoyer au 'Centre d'études Georges Simenon' tous autres documents originaux le concernant au fur et à mesure de leur entrée en sa possession.

Le Catalogue des œuvres imprimées du 'Fonds Simenon' est constitué par un listage en 5 fascicules établi à la veille de l'inauguration du Fonds (3 novembre 1977); il permet notamment de survoler l'ensemble des quelque 2.586 traductions recensées à l'époque.